

« Co-Workers : Beyond Disaster »

Une exposition de et à Bétonsalon,
Centre d'art et de recherche, 75013, Paris.

Écrits d'étudiants.

Visite du mardi 24 Novembre 2015.

*Université Paris 1, UFR 04 Arts., 47/53 rue des Bergers, 75015.
Licence 3 Métiers des Arts et de la Culture (MAC).
0438506. Cours de théories de la médiation et métamédiation.*

Texte réunis par Françoise Julien-Casanova, Maître de conférences.

Tous nos remerciements à Bétonsalon, à Pierre Vialle et Barbara Cueto qui nous ont chaleureusement accueillis en dépit des difficultés du jour, et qui se sont mobilisés pour nous faire partager ce moment particulier qu'est la visite plurielle.

Césaire Blain-Chupin

La chaleur par-delà le froid.

En entrant dans Bétonsalon, ma première impression a été que les froids stigmates de l'ère industrielle - dont le lieu est très représentatif -, correspondent parfaitement au thème de l'exposition. L'austérité des espaces colle adéquatement aux expôts inertes disposés ça et là.

Une idée m'a tout de suite séduit : l'absence de cartel autour des œuvres jusqu'à ce que... je tombe nez à nez avec le cartel d'une longueur excessive accompagnant l'installation *Tailings*.

Je ne comprends pas... pourquoi ? Et surtout pourquoi un texte explicatif aussi long ? Ce parti pris paradoxal me laisse perplexe. Comme si d'un coup d'un seul, le spectateur ressentait la nécessité d'une aide, d'une béquille visuelle. Comme si

une fois entré dans l'espace de cette œuvre, on ne faisait plus confiance au regard du spectateur.

En haut des marches menant à la vidéo de Jasmina Metwaly & Philip Rizk, l'étrange petite pièce qui accueille le visiteur - en décalage avec le reste de l'espace de la manifestation - m'a très agréablement surpris. J'ai (re)trouvé dans ce petit îlot un ancrage au réel et l'intimité chaleureuse du rapport à l'humain. C'est l'objet même de la vidéo et la proximité avec les autres regardeurs assis à côté de moi qui ont provoqué cette sensation contrastée par rapport au reste de l'exposition.

Elisa Budin

Une rencontre ?

Passer la porte de Bétonsalon, c'est rentrer dans un univers inhabituel, déstabilisant. Une large baie vitrée nous sépare de l'ambiance estudiantine extérieure (campus universitaire) et pourtant nous en démarque réellement. Rester dans Bétonsalon demande un effort de saisie du lieu : il faut appréhender les prospectus, le livret de l'exposition, l'endroit, les espaces, le thème de l'exposition, l'agencement des œuvres dans l'espace et puis s'adapter à la médiatrice ! Parce que quand Bétonsalon veut nous faire sortir de notre confort, il y met les moyens ! La médiatrice parle en anglais avec un bel accent hispanique. On peut poser des questions après la visite qui, sinon, ne le permet pas. L'exposition *Co-Workers* nous interroge sur notre monde, sa dégradation et notre rapport aux technologies. En guise d'animal de surveillance, la galerie se voit dotée de quelques petits robots qui interagissent entre eux ainsi qu'avec les autres œuvres indépendamment de toute action humaine. Franchir la porte de Bétonsalon c'est aller à la rencontre d'un lieu, d'une manifestation, sans être néanmoins certain de parvenir à cette rencontre.

Anna Cacciapuoti

L'anticipation du désastre?

Entrer dans cette salle d'exposition, c'est comme entrer dans un rêve dont on ne sait s'il va bien ou mal se terminer.

Nous sommes tout de suite appelés à nous interroger sur ce qui se passe autour de nous ; et même sans détenir encore les réponses aux questions, on se rend compte peu à peu que ce qui nous entoure est comme un ensemble de "restes", de traces du passage de l'homme sur la Terre.

La médiatrice espagnole donne des informations sur les œuvres, des détails pour les situer. Elle en parle comme s'il s'agissait de n'importe quelles œuvres. Cette intervention complète le sens de cette mise en scène dystopique, et rend sensible l'indifférence généralisée envers cet avenir catastrophique que prospectent les artistes.

Ce que je vois dans cette salle c'est donc notre indifférence, la banalisation de la négativité. Un paysage onirique où l'être humain en tant que tel n'est qu'un

fantasme. Dans cette salle il n'y a pas d'espoir. Si l'intention des commissaires était de désigner cette situation, alors ils ont bien atteint leur objectif.

Dorian Carreau-Touzé

Le salon de l'incompréhension

Co-Workers : Beyond Disaster est une exposition qui a pour objectif de faire éclore chez le visiteur une réflexion sur l'idée du désastre tant environnemental qu'humain.

Aussi, à travers une série d'œuvres, l'exposition s'attache-t-elle à mettre au jour la naissance d'un tout autre phénomène lié à ces complications : les transformations de « l'être-ensemble ». Un phénomène donnant accès à de nouvelles clés de lecture, de nouveaux référentiels post-désastres. Cependant, l'agencement trop simple, le manque de cohérence entre les œuvres me laissent perplexe. Cette diversité et ce choix de mise en place sont-ils propices à l'élaboration des pistes de réflexions tant recherchées ? L'incompréhension est pour moi le sentiment qui domine suite à cette immersion glaçante, dénuée d'émotions et de sens non pas tant sur le fond qu'essentiellement sur la forme.

Fiona Cerutti-Bruno

De la biodiversité sur béton ciré

Des hauts plafonds, du béton au sol, un éclairage doux, je trouve ça beau. Puis mon regard se pose sur les œuvres éparpillées : pas de cartels, juste un panneau explicatif assez énigmatique à l'entrée.

Je ne comprends pas très bien, je me sens d'un coup un peu perdue dans un endroit pourtant pas si grand que cela. Alors je me balade, j'observe la série d'impressions de Daniel Steegman Mangrané sur la déforestation amazonienne. Je suis touchée, j'en parle avec mes camarades. L'hypnotique *Bow Human* de Pamela Rosenkranz aspire mon attention et je finis choquée par le discours de Wu Tsang sur le langage et ses conséquences. Avant de partir je jette un œil sur le *Panneau Led* de David Ohle qui m'indique une triste météo pas très éloignée de la réalité du jour, et je me dis que le monde ne tourne pas si rond que ça.

Je ne cherche plus à comprendre, je ressens, réfléchis sur mon comportement vis-à-vis de l'environnement, de l'espace, sur mon rapport à l'autre. *Co-Workers : Beyond Disaster* ouvre une nouvelle perspective sur ce concept grandement actuel qu'est notre biodiversité.

Julie Chopin

De l'importance du corps dans la médiation, Bétonsalon 2015

Face à cette trentaine d'étudiants, sagement disposés en arc-de-cercle, stylo et carnet en mains, la médiatrice de Bétonsalon pour l'exposition *Co-Workers : Beyond Disaster* a spontanément adopté une attitude de conférencière. Malheureusement elle n'a jamais réussi à entièrement assumer ce rôle. Elle a plus d'une fois tourné le dos à une partie de notre petite assemblée, comme si ses bras croisés n'étaient pas un rempart suffisant. Autant d'étudiants certes, cela peut être intimidant. Cependant même en groupe réduit de deux ou trois la jeune médiatrice n'a pas saisi l'opportunité d'initier un échange d'un autre genre. Cette communication à sens unique était donc plutôt frustrante compte tenu de la sympathie que suscitait la jeune femme, de son intérêt manifeste pour l'exposition, et surtout du sujet, "repenser nos manières d'habiter notre environnement", qui à la veille de la COP 21 aurait pu enrichir le débat.

Anna Cloarec

Un post-désastre mitigé

Mon premier contact avec l'exposition *co-workers : beyond disaster* s'est effectué par l'intermédiaire d'une image. Celle d'un énorme nuage de fumée se mêlant à des fougères et des taches roses indéterminées, parmi lesquelles on peut distinguer deux visages et un bras humains, qui semblent déjà morts. Une paire de baskets se glisse dans le paysage. Le désastre est là, avec les épais nuages de fumée grise. La science-fiction l'est également, avec les visages dont l'expression est déshumanisée. Enfin, les fougères renvoient au thème de l'environnement. Grâce à ce petit flyer, tous les éléments du récit que souhaite raconter l'exposition sont réunis et offerts visuellement au visiteur potentiel. C'est donc avec une certaine excitation que j'attendais de m'y rendre pour découvrir les œuvres, les artistes exposés, ainsi que la médiation proposée par Bétonsalon, un des deux lieux d'accueil de l'exposition.

Après quelques problèmes d'organisation me voici, nous voici enfin à l'intérieur. Notre interlocutrice commence à présenter les œuvres à cent à l'heure, dans un anglais aux accents espagnols. Quelques minutes plus tard la présentation s'arrête, des œuvres ont été oubliées, et j'ai compris un quart de ce que j'ai entendu. J'interroge donc notre interlocutrice qui, plus détendue de ne plus avoir à parler devant un si large groupe, revient sur certaines œuvres telle *Novos Estudos* de Daniel Steegmann Mangrané qui a pour thème l'environnement. La conversation est agréable mais la réflexion reste en surface. Je sors donc un peu frustrée, d'avoir compris des œuvres individuellement, mais de ne pas avoir saisi le lien fort qui les unissaient, ce que le flyer laissait pourtant si bien entrevoir.

Coste Juliette

L'heure d'après ; de la nécessité d'être ensemble

À plusieurs égards, l'exposition *Co-Workers : Beyond Disaster* propose aux visiteurs une démarche intéressante. J'ai choisi de m'arrêter sur deux thèmes, deux concepts qui ont attiré mon attention. L'exposition de Bétonsalon semble suggérer une manière alternative de considérer la **communication**. Diverses formes de langage sont présentées : les œuvres de Nobuko Tsuchiya se répondent à l'aide d'un langage "mental", les "robots" d'Antoine Catala visent à montrer l'indépendance du langage des machines,... *Co-Workers : Beyond Disaster* semble vouloir encourager les visiteurs à repenser leur communication, autant vis-à-vis du monde qu'entre eux. Le passage de la communication interpersonnelle à la communication collective, multiple par ses formes et ses techniques, nous amène au deuxième point que je veux aborder : le thème de la **globalité** qui ressort de l'exposition, laquelle semble refuser une individualisation des "peines". De même que l'après-catastrophe ne peut se penser qu'à l'échelle des collectivités, la souffrance et la blessure d'un désastre sont globales. S'il m'est possible de mettre en relation ces deux thèmes avec la performance de la médiatrice, je pense que la communication n'a peut-être pas été assez globale pour captiver l'ensemble du groupe.

Lilas Cuby-Pierre de Borville

Regard porté sur un monde dévasté

La notion de catastrophe (probablement naturelle) que l'on devinait d'après le titre de l'exposition me semblait sous-entendre un contenu plus dur que celui découvert à Bétonsalon. Dans le rapport immédiat avec l'exposition, la médiation faite en présence directe, au travers d'un discours, a permis d'éclairer les intentions des différents artistes, tout en laissant libre l'espace de l'interprétation.

Dans cette exposition, des thèmes empreints d'une certaine gravité ne sont pas traités avec la violence qu'on leur prêterait d'emblée, mais revêtent au contraire une forme intrigante et séduisante. C'est le cas de la série de photographies de Daniel Steegmann Mangrané, *Novos Estudos*, qui traite simultanément de la déforestation (ici au Brésil) et de la disparition d'espèces à cause de l'activité humaine. Ceci à travers la formation puis la disparition d'une forme centrale, énigmatique, qui est celle d'une méduse dont on a fait la récente découverte. Le choix du noir et blanc, le grain des photographies ainsi que la beauté de cette forme, presque abstraite, satisfont le regard plus qu'ils ne le confrontent aux conséquences de l'activité humaine sur la nature.

Est-ce parce que le problème est déjà connu de tous et le thème sans cesse rebattu que la portée critique est ici quasiment évincée ? Il s'agit plutôt de proposer, à travers cette exposition, un déplacement du regard, et ainsi de questionner la possibilité d'un monde sans nature mais aussi sans hommes.

Le regard, lui, est libre. Pas assez téméraire au début, il peut se perdre, se laisser troubler par l'absence de cartels - on reste malgré tout habitué aux dispositifs d'expositions plus classiques... Mais lorsqu'il se balade ensuite naïvement, se révèle alors tout le panel des perceptions possibles, et les œuvres exposées, malgré l'hétérogénéité de leur support, semblent entamer un dialogue silencieux.

Lucilia De Jesus Pereira

Barbara nos dicen the story...

C'est le bout du nez glacé d'avoir attendu dehors que nous sommes entrés dans l'enceinte du centre d'art et de recherche Bétonsalon. Une jeune femme espagnole ne maîtrisant pas la langue française nous a alors été présentée. De ce fait la visite a eu lieu en anglais. Son anglais avec un accent certain et sa douce voix ne nous ont pas permis de comprendre ni même d'entendre toutes ses explications relatives à l'exposition, laquelle est une sorte de OFF de celle qui court en même temps au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

Co-Workers : Beyond Disaster retrace - fil rouge également dans l'exposition du MAM - l'idée du réseau comme participant actif de l'art, mais le fait avec la particularité d'être centré sur les questions de l'environnement et de l'interaction de l'Homme avec le monde.

Dans l'espace intérieur, un grand mur recouvert de treize panneaux attire mon attention : sa taille et son impact visuel le distinguent des autres oeuvres. Ces panneaux nous montrent la forêt amazonienne dévastée par l'Homme avec une sorte de spectre se baladant d'image en image. C'est le résultat de la superposition de deux images, ce spectre est en effet une espèce de méduse inconnue, un spécimen rare découvert récemment, qui est ainsi mis en parallèle avec la déforestation, cause de l'acharnement de grands groupes (pétroliers) qui cherchent coûte que coûte à tirer le plus grand profit de la nature. Laquelle tend à se faire de plus en plus petite, si ce n'est à disparaître, comme la méduse des images.

Yan Fang

En quelques mots, raconter

La météo pluvieuse de ce mardi et le retard d'ouverture de la galerie Bétonsalon en raison d'un problème technique, à savoir l'absence inopinée de la médiatrice chargée de nous accueillir, nous ont amenés à suivre la commissaire invitée de l'exposition, Barbara Cueto, d'origine espagnole. Parlant mal français, celle-ci a improvisé en anglais une visite guidée sur un mode somme toute assez académique.

Après une brève introduction sur l'exposition intitulée *Co-workers : beyond disaster*, et afin de faciliter la compréhension du public. Barbara a commencé à présenter les théories de l'art post-humain et post-internet. La plupart du temps,

elle est restée campée au milieu de l'espace (lumineux en dépit du temps), et près d'une fenêtre, en vis-à-vis et entourée du public que nous formions. Ainsi, a-t-elle parfois été obligée d'indiquer avec sa main, de loin, des œuvres se situant derrière les gens. Elle a également montré et commenté le communiqué de presse, un peu comme dans un cours magistral. Assurément, ce geste trahit qu'elle n'était pas très à l'aise devant un public manquant d'interactions avec elle, et attendant passivement qu'on lui fournisse des indications.

Adah Jungk

Où se perd le fil de l'histoire.

L'exposition *Beyond Disaster* à Bétonsalon est un véritable ovni, un embryon en développement. Où sont exhibées les idées bancales d'une société en mutation, des idées qui s'opposent sans fusionner. Il en résulte comme un coup de froid ; une perte de contact.

Ce qui m'étonne c'est que l'exposition se nomme *Co-workers*, ce qui veut dire collaboration, et que pourtant je vois dans le travail proposé un éloge de l'individualisme.

Du point de vue des curateurs il s'agirait de montrer la perte de contact avec l'humanité. D'où le cri provoqué par l'isolement, mais sur un mode qui refroidit le cœur, et qui n'exploite pas le concept de *Beyond Disaster* comme on pourrait s'y attendre. Car le projet d'organiser une manifestation sur ce sujet semble réellement plein de potentiel, de sorte que, personnellement, j'ai été plutôt déçue par la façon dont Mélanie Bouteloup & Garance Malivel ont traité le problème. Pour moi il y a un paradoxe ici, car l'exposition se veut post-humaine, mais n'est certainement pas pro-humaine... entre des robots benêts qui semblent tout juste être sortis d'un film de science fiction des années 70 et un jeu vidéo qui continue à jouer tout seul, automatiquement, je perds le fil de l'histoire. La technologie ne semble pas valorisée. Consternation.

Vasilena Koleva

Une médiation collective improvisée, au profit plus des visiteurs que de l'exposition.

Pour la visite de cette exposition dans le cadre du cours de Médiation Culturelle, il était prévu que nous puissions profiter d'une médiation offerte sur place par la personne chargée des publics. Mais en l'absence de la médiatrice, il a fallu improviser. Ainsi donc, en raison de circonstances imprévisibles, ou plutôt grâce à elles, tout le monde - du Directeur adjoint du Centre à la commissaire invitée, jusqu'au professeur et au groupe d'étudiants -, s'est retrouvé de façon coopérative à la recherche d'une méthode alternative pour palier le manque et créer une

médiation autour de *Co-workers : Beyond Disaster* au Centre d'art et de recherche Bétonsalon.

Ce qui s'est en fait passé à Bétonsalon ce mardi, et qui a vraiment servi les étudiants (au moins moi et ceux avec qui j'ai pu discuter à la suite), c'était en fait la possibilité d'approfondir cette médiation dans les directions les plus intéressantes et motivantes. De cette manière, et non pas entièrement centrés sur le sujet de *Co-workers*, nous avons profité d'informations sur l'organisation d'un tel événement. Alors, même si l'exposition n'est pas du tout facile à comprendre sans le complément explicatif et surtout sans le programme très riche qui l'accompagne, cette médiation n'était pas du tout ratée. Au contraire, d'un point de vue pratique elle a été amplement utile à des futurs professionnels.

Vincent Jaunet

La symphonie du désastre

À travers l'exposition *Co-Workers: Beyond Disaster*, Bétonsalon propose un parcours véritablement harmonieux, que nous suivons plan en main et qui présente une pléiade d'oeuvres se rapportant à notre monde touché par des catastrophes de diverses natures (climatiques, environnementales...).

Avec pour bannière un tel titre, on pourrait s'attendre à ce que la manifestation soit une sorte d'apitoiement sur le sort de l'humanité, mais il en va tout autrement. Le cheminement s'avère finalement plein d'espoir en ce que notre conscience et les travaux produits peuvent instaurer un dialogue constructif. Les artistes exposés nous amènent à considérer de nouveaux modes de communication et d'organisation. C'est à cette petite échelle, modeste, que l'on réalise combien il nous appartient de composer avec des formes et des propositions aussi originales les unes que les autres (vidéo, sculpture, photographie...). La création se révèle comme le moteur d'un imaginaire hors du temps, au-delà de notre existence.

Charlène Laforêt

Interconnexions fictionnelles

Ce lieu m'a directement interpellée. C'est une galerie qu'on peut dire typiquement contemporaine en ce sens qu'elle fait penser à un entrepôt et se veut épurée. Le sol semble être en béton, de larges poutres également en béton structurent l'espace d'une belle hauteur et d'imposantes vitres ouvrent l'espace sur l'extérieur, telle une invitation à élargir mon regard et surtout à ouvrir mon esprit. De plus, la scénographie à la pointe de l'actualité nous interroge sur la valeur des expôts. Ces derniers renversent les codes de l'exposition classique,

notamment par l'absence de cartels. Ces objets d'art "off" se rencontrent au travers d'une approche de communications diversifiées : un panneau lumineux, une télévision, des images au mur, un corps au sol, des écrans, une installation fragmentée et des robots. Cela m'apparaît comme une évidence, ce récit fictionnel soulève des questions bien réelles sur l'industrie, la politique et l'économie qui structurent notre société actuelle. Le contexte de la COP prend ici tout son sens, par exemple avec l'œuvre *Novos Estudos*, série d'impressions qui travaillent les rapports nature et culture par le biais des effets de la politique environnementale sur la biodiversité. Parviendrons-nous à trouver des solutions de sorte que nos communications soient en accord avec l'écologie ?

Lartigue Julie.

De mes premières impressions à l'esquisse d'une compréhension.

Il m'a fallu prendre un certain recul sur cette exposition pour en comprendre le sens et l'apprécier réellement. Outre la médiation, qui ne fut pas réellement révélatrice des enjeux portés par cette exposition, celle-ci m'a semblé très peu documentée et difficile de compréhension sans s'investir réellement dans les documents mis à disposition. La scénographie semble aussi au premier abord totalement absente de ces murs. Aucun parcours n'est mis en place, le spectateur est libre de déambuler ici et là, de s'investir ou non dans la découverte des œuvres sous leurs différents points de vue. Or ici j'ai ensuite réalisé que le corps se voulait peut-être en mouvement, face à ces œuvres évoquant des formes mouvantes et changeantes, ce que je trouve très intéressant.

Le second souci que j'ai rencontré fut l'absence totale de documentation. Le choix de ne pas mettre de cartels, m'a semblé très minimaliste et peu justifié. Pour connaître les titres et les artistes il faut se référer au document laissé près de l'entrée, que tout le monde ne pense pas à prendre forcément. Je trouve regrettable durant une exposition de devoir s'en remettre à un plan pour situer les œuvres. Cependant, tout comme pour la scénographie, après réflexion, il peut y avoir ici l'envie de pousser le spectateur à réfléchir à sa position dans l'espace, telle une métaphore de sa position au sein même de l'univers. Or je ne suis pas certaine que cette théorie, qui est la mienne, soit réellement pertinente ici.

Cependant, en dépit de ces premiers propos, je pense que le choix des œuvres présentées confère une grande valeur à cette exposition. Le thème est respecté, diverses visions et définitions de celui-ci sont proposées. Quand une œuvre interroge la disparition conjointe de la forêt amazonienne et d'espèces animales, d'autres s'intéressent à la robotique comme expression des sentiments et moyen de communication, et d'autres encore focalisent leurs intérêts sur la place de l'homme dans l'environnement. Autant de thématiques qui font de cette manifestation un réel moment de réflexion sur l'environnement en général, mais qui appelleraient davantage d'informations collatérales pour ne pas laisser le spectateur seul face à une feuille imprimée.

Ariane Laval

Des hommes comme les fourmis ?

Dans un monde en perpétuelle évolution, rythmée par une société de consommation qui en demande toujours plus, toujours plus vite, que l'avenir pour la planète, pour la nature et pour l'homme ? À travers des récits spéculatifs et de science-fiction, ainsi que des oeuvres poignantes, l'exposition *Co-Workers : Beyond disaster* au centre Bétonsalon propose une réflexion et une remise en question de notre environnement, de notre place dans celui-ci, de nos modes de communication et de nos réactions face aux désastres que nous déclenchons. Cette exposition résonne d'autant plus en ces temps où les médias lancent, telles des gifles, des images de catastrophes naturelles, de famine, ou encore d'attentats. Une question se pose alors. Face à la destruction, comment cohabiter et communiquer les uns avec les autres dans une seule et même société ? Les fourmis de Melissa Dubbin et de Aaron S. semblent avoir trouvé la réponse.....

Weiyang LEE

L'artiste aujourd'hui

L'exposition intitulée *Co-Workers: Beyond Disaster* se déroule à Bétonsalon jusqu'à fin janvier 2016, soit encore pendant deux mois.

Ce centre d'art et de recherche met en valeur le travail collectif des artistes et ce qui en résulte, ceci à travers des actions, des installations, des vidéos et des photographies.

L'idée de *Co-workers*, c'est que les artistes se mettent à travailler réciproquement pour un ou plusieurs projets. Le *coworking* façonne la démarche des artistes contemporains. Le travail artistique est une collaboration dans ce sens qu'internet accélère les circulations et les possibilités expressives individuelles par des échanges, des partages, des mises en commun.

Ce auquel j'ai prêté attention dans l'exposition, ce ne sont pas les personnalités des créateurs, mais la façon dont les oeuvres sont articulées dans l'espace. Dans ces conditions émerge une facette plus universaliste. L'exposition résonne de ce qui est le contraire de l'individualisme. Tout ce qui peut fonctionner dans le monde le fait grâce à la collaboration.

Dans une pièce isolée en hauteur, qu'on peut atteindre par un escalier de bois, une vidéo est donnée à voir. Telle une fourmilière, elle est comme un microcosme de la société dans laquelle les gens travaillent.

Le lieu d'exposition ressemble à un studio où des artistes sont expérimentalement réunis.

Camille Lesaffre

Avec pour viatique le petit catalogue

La double expérience que j'ai faite, d'une part au sein de l'exposition *Co-Workers : Beyond Disaster* de Bétonsalon, et de l'autre à *Co-Workers : Le réseau comme artiste* du Musée d'art moderne de la ville de Paris, m'amène à constater que les deux projets sont, certes, conçus en résonance, mais s'avèrent pourtant bien différents.

Si le projet du Musée d'art moderne est pensé - notamment dans sa scénographie - comme un véritable espace de travail collectif qui associe les œuvres en réseau, dans une sorte de flux continu, le projet de Bétonsalon, lui, va plus loin, et s'extirpe de la réalité pour rejoindre un côté plus fictif : nouvelles interactions, nouvelle appréhension du monde qui nous entoure...

Cependant, les deux projets ont selon moi un point commun très fort : sans une médiation adaptée, ils sont très difficiles à appréhender par les publics, surtout les publics peu spécialisés ou néophytes.

Marie-Joseph Bérengier, chargée de médiation culturelle, nous l'avait d'ailleurs confié elle-même lors de la première nocturne au MAM.

Ainsi, l'exposition à Bétonsalon a été pour moi une expérience très compliquée : la médiatrice hispanophone nous présente l'exposition en anglais... Un joli mélange certes, mais une compréhension très difficile ! D'autant que la médiatrice se met à une grande distance, à la fois de nous, visiteurs, mais aussi des œuvres : pour la plupart, elle les désigne simplement du doigt par-dessus nos têtes. Ce mode de fonctionnement, outre qu'il est très conférenciel, ne nous aide pas du tout ni à bien entendre, ni à bien comprendre de quoi il s'agit. Finalement, nous devons faire notre médiation tout seul, en déambulant dans l'espace, armés du seul petit catalogue bilingue offert à l'entrée pour enfin saisir (pleinement ?) le propos de l'exposition...

Alice Mançon

Co-penser l'environnement à travers l'Art ?

Le titre est intrigant : *Co-workers : Beyond disaster*. Le lieu est déroutant : Le centre d'art et de recherche Bétonsalon. Pour autant, le dialogue entre ces deux éléments est convaincant, voire éloquent. Parois blanches découpées grossièrement, murs bétonnés laissés à vue, tuyauterie volontairement apparente : la scénographie, à la fois brute et élémentaire, est déconcertante. Elle pourrait même bousculer certains dans leurs habitudes. Mais peu à peu, celle-ci fait sens. Le chaos semble cohabiter avec la quiétude. L'espace, qui semblait si vide à notre arrivée, laisse progressivement les œuvres imposer leur présence. On se laisse conter pour ensuite se laisser apprivoiser. Chacun y trouve un médium pour assouvir son appétence. Art numérique, photographies, vidéos, art robotique : nous tentons de prendre part à ce questionnement autour de l'environnement que nous essayons de repenser.

Le discours véhiculé n'est pas facilement accessible : la visite sans guide ni brochure semble difficilement compréhensible. Cependant, quelques démarches sont isolément perceptibles: les piédestaux de l'Art - socles des œuvres et supports - ont été délibérément mais finement supprimés. Dès lors, on peut penser que l'exaltation de la stricte contemplation se trouve estompée au profit de la réflexion. Cette hypothèse s'impose alors comme un écho savant et subtil au message revendiqué au travers de cette exposition.

Juliette Marchione

Désastres positifs

Problématiques essentielles et orientation originale, voilà ce qui se donne à voir jusqu'à janvier 2016 à Bétonsalon avec l'exposition *Co-workers : Beyond Disaster*. Bien loin de ne proposer qu'un constat de la catastrophe, les œuvres présentées et le discours qui les accompagnent nous offrent des pistes de réflexions et d'actions sur un ton collaboratif et positif qui tranche avec le ton alarmiste général en matière de désastres écologiques et sociaux. Cependant, il reste dommage que cette piste positive ne se retrouve pas dans la médiation interne à l'exposition. Sans cartels mais avec un plan de la salle, le visiteur ne dispose que d'informations bien maigres pour se figurer la pertinence des œuvres auxquelles il est confronté. Le manque de correspondances directes entre la scénographie de l'exposition et l'organisation du livret est dommageable pour la compréhension d'un visiteur peu habitué à se frotter à l'art contemporain. Or avec un propos théorique aussi fort, une telle exposition, pour porter ses fruits au-delà du cercle des initiés, ne se devrait-elle pas d'être accessible au plus grand nombre ?

Julien Mousset

Une médiation à contre-courant.

D'abord intrigué par ce texte de présentation que l'on peut trouver dans les flyers de l'exposition - "*Beyond Disaster* propose de [...]repenser nos manières d'habiter notre environnement" -, j'ai pourtant vite déchanté. Repenser nos manières d'habiter notre environnement à la suite d'un désastre, c'est un message complexe mais porteur d'espoir me disais-je; encore faut-il réussir à l'illustrer. Or pour moi, l'exposition n'y parvient pas, poussant le symbolisme si loin dans ses retranchements qu'elle s'en éloigne presque du thème annoncé. On évolue ainsi dans une nébuleuse d'œuvres évoquant l'environnement, le rapport au monde et ainsi de suite, toujours à la frontière du thème annoncé mais n'épousant jamais pleinement son but. Heureusement, le beau catalogue à notre disposition et la médiation à laquelle nous assistons sont là pour tisser quelques liens entre le thème de l'exposition et les œuvres présentées. Mais qu'aurais-je bien pu penser si j'avais vu ces œuvres sans toutes ces explications me dis-je alors? Et bien cela

je ne le saurai jamais, et c'est là ma véritable déception. A peine arrivés, la médiation nous a saisis. J'évoque alors une médiation à contre-courant, car la médiation pour moi ne devrait jamais se situer tout en amont. Le premier contact avec une exposition, regard personnel, est pour moi essentiel, que le ressenti soit positif ou non, car il constitue toujours un terreau unique pour chaque être, que la médiation pourra alors fertiliser. Ce premier regard est, me semble-t-il, aussi important que le regard construit à la suite d'une médiation. Et j'aime à croire que c'est par l'addition de ces deux regards que nous pouvons avoir l'approche la plus pertinente d'une oeuvre, puisqu'elle prend alors en compte un triple regard, celui de l'artiste, du médiateur et le nôtre.

Ainsi muni de clés de lecture dès l'entrée dans le centre, je regrette l'exposition que je n'ai pas pu découvrir dans un premier temps par moi-même, mais heureusement, ces regrets ont vite été atténués par la distance qui sépare ma corde sensible de ces oeuvres.

Clara Muller

Échec de transmission

En l'absence de la médiatrice prévue, c'est Barbara, co-commissaire de l'exposition *Co-Workers : Beyond Disaster* qui s'est chargée de nous guider dans la visite. D'origine espagnole et arrivée en France depuis peu, elle s'est exprimée néanmoins en anglais, présentant une à une les œuvres, sans toutefois s'expliquer sur le thème, la scénographie ou la cohérence de l'exposition. Pourtant, avec un thème si abstrait – à savoir les transformations et formes d'action collective engendrées par le désastre – et des œuvres de médiums et d'artistes si divers, il aurait été intéressant de s'arrêter plus précisément sur les enjeux et la construction même de l'exposition. Les explications semblaient en outre un peu confuses, d'autant plus que la voix de la médiatrice était couverte par les bruits d'une vidéo et d'une visionneuse de diapositives. L'ambiance sonore du lieu aurait demandé qu'elle s'adapte et hausse le ton. Il était donc difficile de se concentrer sur ce qu'elle disait, et de surcroît son regard ne cherchait pas à accrocher celui des auditeurs. D'autre part, bien qu'elle ait appuyé ses explications de quelques gestes, la médiatrice est restée assez statique, désignant les œuvres de loin et ne se déplaçant que pour traverser la salle. Ce comportement obligeait les auditeurs à rester tout aussi immobiles, les empêchant de s'approcher des œuvres pour les examiner simultanément à l'écoute du discours. A plusieurs reprises la médiatrice a fait référence au catalogue gratuit de l'exposition en montrant certaines pages, toutefois trop rapidement pour que cela soit utile à la médiation. Le catalogue est d'ailleurs rédigé dans une veine poétique et manque de clarté : il est par exemple difficile de savoir à quelles œuvres correspondent chacun des textes de présentation alors même que les œuvres sont inabornables sans explications extérieures. C'est donc avant tout une impression de fouillis conceptuel qui domine à la sortie de cette visite.

Pauline Olmedo

Esquiver le désastre.

À peine s'est-il introduit dans l'exposition *Co-workers : Beyond Disaster* au Centre d'art et de recherche Bétonsalon, que le spectateur est amené à se doter du livret de l'exposition qu'il quittera peu des yeux jusqu'à la fin de l'exposition. Étant donné la volonté des deux commissaires d'exposition de travailler sur la question du récit et de la science-fiction, on ne s'étonnera pas que ce livret contienne nombre de textes littéraires et théoriques. Sans l'apport de ces textes, l'exposition me semble insaisissable. Derrière chaque œuvre présentée, se cache un texte, au point que le texte vient se substituer à l'œuvre. On passe alors la majeure partie de l'exposition plus englouti dans ces textes qu'occupé à regarder les œuvres exposées. L'œil se perd ; il ne sait plus où l'art est à dénicher. Dans les textes ? Dans les œuvres ? L'ambition de saisir le désastre, non pas dans la catastrophe mais dans un événement collectif, me paraît être voué à l'échec dès lors que pour tenter de comprendre chaque spectateur risque de passer la visite plongé à l'intérieur de ce livret, dans une lecture individuelle des textes et des œuvres.

Léna Peyrard

Quand la médiation est finie ?

L'exposition *Beyond Disaster* est organisée conjointement avec le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris où se déroule actuellement l'autre volet de cette exposition collective intitulée *Co-Workers*.

Étant moi-même médiatrice au MAMVP pour l'exposition, j'étais à la fois curieuse et impatiente d'assister à la médiation d'une autre étudiante. Cependant, dès le moment où la jeune femme déléguée à nous accueillir commença sa médiation, je fus incapable de me concentrer sur autre chose que la situation surprenante qui se déroulait sous mes yeux. La situation à laquelle je fais allusion est celle de la frontière qui s'est très vite érigée entre la médiatrice et les étudiants présents. La jeune femme, de langue maternelle espagnole, a mené la conversation, ou plutôt devrais-je dire la conférence, en anglais, devant un public majoritairement français. L'exercice n'avait rien d'agréable et ne se prêtait pas à établir une situation d'échange, de partage, d'interaction. La médiatrice nous faisait face, collée aux œuvres, et passait des unes aux autres sans transition, et nous, une trentaine d'étudiants restions en ligne à plusieurs mètres de distance. « *Do you have any questions ?* » : ce fut la première et seule interaction à la fin de la présentation. En réponse : le silence. Surprenante situation. Surprenant également d'observer après la médiation un nouveau groupe d'étudiants se former autour de Pierre Vialle, adjoint de la directrice de Bétonsalon, pendant que la jeune femme répond aux questions de quelques autres sur un ton plus conversationnel et chaleureux. Pierre Vialle, homme souriant au regard percutant est alors obligé de reprendre la médiation, ou du

moins de la compléter. Pour ma part, c'est à ce moment là que la visite a réellement commencé.

Mégane Poma

Seules les fourmis...

C'est tout d'abord la taille du lieu d'exposition qui m'a surprise. N'étant jamais allée dans cette galerie, je m'attendais à ce que l'espace soit plus grand et à une décoration différente, car celle-ci fait également partie intégrante de la mise en scène des objets exposés. J'ai eu l'impression d'être sur un lieu en pleine rénovation, reconstruction. Ce lieu porte bien son nom, nous ne voyons que du béton et tout ce qui a trait à la maçonnerie. Le choix d'un tel espace est bien trouvé pour une exposition sur le thème de la déconstruction, comme nous pouvons le voir avec la série de photos en noir et blanc qui traite de la déforestation. Il y a, ici, un équilibre entre le thème et l'architecture : les plaques d'isolation, le béton sous nos pieds, un environnement assez froid produit par toute cette atmosphère bétonnée et cette lumière sans chaleur. Sans compter la dévastation qu'évoque l'exposition, l'utilisation des matières brutes, la rareté des sculptures et des objets dans la pièce, et la signification variable que ces derniers peuvent prendre en fonction de l'individu qui les regarde.

Même si une atmosphère de chaos règne dans l'exposition, la vie est cependant présente avec les fourmis ; ces fourmis qui sont en perpétuel mouvement et qui surprennent les hommes par leur organisation et leur force.

Ainsi, si j'ai été surprise par le "salon" lui-même (lieu et l'exposition), j'ai ensuite pu articuler en un équilibre certain les données constructives du lieu et les déconstructions du Monde engendrées par la négligence des hommes. En fin de compte, ne restera-t-il que les fourmis sur Terre ?

Lola Primault

Pluralité ou incohérence ?

L'exposition démarre sous le signe de l'imprévu : la médiatrice, chargée de nous présenter les œuvres de *Beyond desaster* est absente. C'est finalement Barbara, co-commissaire de cette exposition, qui se chargera de la médiation, quitte à le faire en anglais, avec un fort accent espagnol, ce qui rend parfois difficile la compréhension. Elle parle assez bas, rapidement, se déplace, mais de manière limitée : sans désigner précisément le sujet de son propos.

Beyond Desaster est une exposition conceptuelle, qui trouve son unité dans la pluralité mais prend le risque de paraître, de fait, hétérogène et incohérente. Elle joue sur la variété (espace, sujet, artistes), le protéiforme (médiums, espace), dont l'environnement. Les questionnements sur la science-fiction seraient la ligne directrice faisant office d'unité. La salle paraît relativement vide ; en comparaison les médiums sont variés (vidéo, productions plastiques en volume et sur papier, projections...). La scénographie utilise toutes les possibilités de l'espace (vidéo placée en hauteur sur un demi-étage, œuvres accrochées au mur, d'autres investissant le sol...)

Diverses œuvres se côtoient sur le thème de « l'au delà du désastre », traitant de sujets d'actualité. Le changement climatique, les réalités professionnelles (film *Out on the street*, réalisé par Jasmina Metwaly et Philip Rizk), mais aussi l'association de deux faits par lien de cause à effet avec la déforestation amazonienne. En effet, celle-ci est montrée qui fusionne avec une image de méduse découverte par Petrobras, firme principalement responsable de cette déforestation (*Novos estudos*, Daniel Steegmann Mangrané). Sont abordés aussi, pour ne prendre que quelques exemples, les questions post-humanistes sur la robotique, le langage, les sentiments associés (prototypes de robots en mouvement – Antoine Catala)... Les dispositifs de médiation (absence de cartels, éphéméras et catalogue (où la correspondance auteurs/œuvres/textes n'est pas évidente) participent à cette impression générale d'incohérence, d'incompréhension, de manque de repères précis.

Estelle Rebour

Attention, sol mouvant !

Suite à la médiation de l'exposition *Co-workers : Beyond Disaster*, une œuvre a retenu mon attention. Il s'agit de *Myrmomancy*, qui contient des fourmis. Sa simple vision m'a renvoyée une dizaine d'années en arrière me rappelant la classe élémentaire, exception faite qu'à mon école primaire, on observait des phasmes. J'interpelle la médiatrice pour lui poser quelques questions. Elle m'apprend que l'œuvre a totalement changé depuis le début de l'exposition, et que les fourmis sont en réalité beaucoup plus nombreuses que ce que l'on voit. Je me plaas à imaginer la multitude de fourmis grouillant à l'intérieur. Je me dis que ces fourmis sont de sacrés *co-workers* : chacune connaît sa tâche et n'entrave pas celle de sa voisine. Seules une douzaine d'entre elles sont de sortie, les plus marginales tentent de s'échapper en vain. Je demande timidement ce que les artistes ou la galerie en feront une fois l'exposition achevée, la médiatrice me répond qu'elles seront relâchées ici ou là. Et leur forteresse ? Détruite. Heureusement, dans cet environnement mouvant, la fourmis a déjà appris à s'adapter à l'espèce humaine en allant *beyond disaster* !

Zélia Robin

Coup de pied dans la fourmilière

Réactivant certains motifs des meilleurs romans de science-fiction et d'anticipation, l'exposition *Co-Workers: Beyond Disaster* se propose d'explorer la situation de désastre, que ce désastre soit écologique, économique ou atomique, en tant qu'évènement collectif. Les artistes à travers des modes variés et inattendus, y questionnent le devenir et la place de l'homme dans un monde irrémédiablement bouleversé par lui. L'après-désastre, selon *Co-Workers*, devra amener de nouvelles manières de penser la communauté humaine et ses modes de communication, et sera l'opportunité d'inventer de nouvelles formes de société. Finalement loin d'un énième discours alarmiste sur notre monde à l'agonie, *Co-Workers* surprend en décidant de dépasser le désastre – puisque « beyond » signifie « au-delà ». Et c'est tant mieux, puisqu'il s'agit probablement du seul

moyen qu'il nous reste de le conjurer...

Charlotte Schwarzinger

Le désastre des émotions

En entrant pour la première fois dans la galerie Bétonsalon, je découvre un lieu à l'image du titre de son exposition : « *Beyond Disaster* ». Étonnamment, j'élimine spontanément la première partie de l'intitulé, « *Co-Workers* », qui ne me vient pas à l'esprit. Je me surprends à trouver le lieu froid, vide, et sans âme. Les oeuvres sont éparpillées dans ce long rectangle où aucune émotion n'émerge face à une mise en place trop sobre eu égard à l'ambition du projet.

Je ne ressens aucune unité, aucun sentiment de partage ; alors que, après un désastre, c'est ce que l'on recherche. Cette distanciation que créent les artistes avec leurs oeuvres fastidieuses à regarder me questionne : où voulaient-ils en venir ? Usent-ils d'un sang froid implacable pour faire naître une émotion chez nous ? Comme dans *Something Thinking of you* de Ian Cheng, je suis cette créature vivante qui erre sans fin, non pas dans un monde opaque et sans amour, mais dans un Centre d'Art où le seul étonnement reste une fourmilière.

Camille Tournay

La place du visiteur/ la place du médiateur

L'exposition *Co Workers : Beyond Disaster*, à BétonSalon, propose une vision tout à fait intéressante des problématiques environnementales actuelles et à venir. En effet, il y est question d'un travail commun autour du vivre ensemble et d'une réflexion sur la façon d'exploiter de manière optimale les espaces impartis. J'ai apprécié la mise en lumière, les dispositions, et bien sûr le thème développé. Malheureusement je n'ai pas saisi tous les messages ou toutes les ambitions des oeuvres. La médiation proposée par Barbara à l'improviste était profitable, mais manquait d'efficacité, à mes yeux. Sa gestualité mesurée la rendait vivante, néanmoins la barrière de la langue était pesante et par moments la médiation a pris l'allure d'une récitation. La médiatrice avait également des difficultés à se positionner : seule face à un groupe de vingt huit étudiants, sa voix n'était pas assez forte et du fait, elle ne parvenait pas à trouver sa place. Pourtant BétonSalon est un lieu aéré, invitant médiateur et spectateur à interagir, à se déplacer, à échanger. Je ne savais pas où me situer, car entre le bruit de la rue, le son des vidéos et la rumeur de la pluie, je n'entendais pas ce qu'elle disait. Pour ma part, j'ai dû compléter la médiation orale par les notes qu'ont écrites mes camarades ou par les précisions apportées par Pierre Vial.

Dans ce type de lieu, il est fondamental que les intervenants s'installent de sorte à être vus et entendus. Alors pourquoi ne pas utiliser comme mini estrade la première ou la seconde marche des escaliers ? Il peut être également fécond de participer à une médiation en langue étrangère, mais les niveaux de compréhension varient selon les uns et les autres, et des disparités s'introduisent

alors dans le groupe des visiteurs, la saisie devient plus hasardeuse.

Tamar Vital-Jolibois

Un échappatoire ((aux normes))

Ce lieu unique du 13^e arrondissement, qui se présente comme un Centre d'Art et de Recherche, montre une ouverture réelle et appréciable face à une expérimentation qui vise le progrès. Cette expérimentation est définie par la forme de l'exposition et le type des travaux qu'elle met en scène. Après examen des documents, il semble évident que la partie exposée à Bétonsalon est à la fois une déclinaison et le prolongement de la partie principale de la manifestation qui se tient au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. En effet, l'exposition *Co-Workers : Beyond Disaster* semble s'inscrire véritablement dans la mission de Bétonsalon, ne serait-ce que par la présence d'artistes tels Mélissa Dublin et Aaron S. Davidson. Ces derniers prennent l'initiative de repenser une thématique qui est la communication, le « networking » avec les nouveaux comportements qui en découlent.

Le public participe à ce processus de réinvention (de sa visite) grâce à la liberté que lui offre une scénographie épurée et le discours peu chargé du personnel.